

## Chapitre n° 1

# La mer : l'inquiétude et l'effroi

---

Aujourd'hui le succès des littoraux provient de multiples facteurs qui peuvent être économiques, sociaux, touristiques ou géopolitiques. Par ailleurs il n'existe pas partout des « cultures maritimes ». Autrement dit la présence de la mer dans un pays ne signifie pas automatiquement un intérêt pour le littoral. Pourtant jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle le regard porté sur la mer (et par conséquent le désir de vivre sur la côte) est chargé de peur. Les craintes ne sont pas seulement liées au milieu naturel mais à l'image que l'on a des océans.

### « *Mare nostrum* » ou « *Mare incognitum* » ?

S'établir face à la mer impose une contrainte pour les hommes des siècles passés : ils sont devant des immensités inconnues et dangereuses. Abraham A. Moles a bien montré l'importance de l'accessibilité et de la portée du regard.

Toutefois la position, qui a durant des décennies, inspiré les géographes travaillant dans une optique déterministes, a des avantages et des inconvénients qui varient au cours de l'Histoire. S'installer dans un lieu donné reflète les besoins et les techniques d'une époque. Jacques Heers avait à propos de Gênes constaté que « *la barrière montagneuse isole la ville* » mais ce fut le but recherché pour se préserver des dangers qui venaient de l'intérieur : « *un monde hostile, difficile à contrôler, à l'arrière, arriéré. Par lui elle est vraiment « jetée à la mer » ; et c'est vers la mer qu'elle doit regarder pour subsister* ». Il en fut de même pour Venise qui craint les envahisseurs de l'arrière pays et s'isole dans les lagunes et la mer. Celle-ci (la Méditerranée) sera plus familière à ces deux cités que les Dolomites, la Ligurie ou la plaines du Pô. La Méditerranée est très précocement parcourue et conquise : elle sera entourée de brillantes civilisations. C'est « *notre mer* » dira Hérodote et les Romains évoquent un espace connu : « *Mare nostrum* ». On a en effet cru dans l'Antiquité à une Méditerranée, « centre du monde ». Après Copernic la peur de franchir les Colonnes d'Hercule c'est-à-dire de déboucher sur un océan immense, l'Atlantique est toujours très vive : la terre est plus rassurante car à l'ouest du détroit de Gibraltar c'est *Mare incognitum*, c'est-à-dire le mystère. Pourtant il existe durant des siècles une angoisse générale : l'immensité. En effet avant les grandes découvertes et la période dite « océanique », les espaces marins apparaissent illimités. Les Anciens ne pouvaient connaître ces mers et ces océans que grâce au cabotage

c'est-à-dire à des navigations ne s'écartant guère des côtes et il faudra attendre 1290 pour que la carte la plus ancienne indique (à la plume sur du parchemin) la forme des côtes méditerranéennes. Dans ces conditions le problème le plus redoutable est le suivant: les plus grands océans sont-ils franchissables? S'il s'agit-il d'archipels, de détroits proches des terres ou de mers de tailles réduites le problème est différent.

L'immensité des étendues marines a tout naturellement engendré la crainte car les dimensions, en apparence illimitées fascinaient les imaginations. La curiosité naturelle des hommes a permis très tôt de partir sur ces espaces inquiétants. Les sociétés de la plupart des pays demeuraient plus ou moins fermées face à ces barrières maritimes mais les découvertes font faire rêver durant des siècles. La mer symbolise l'étendue et à la différence de l'espace continental, elle est une surface lisse sans point de repère à l'exception du ciel et des côtes à condition de ne pas s'en éloigner; il est en effet difficile d'évaluer les distances.

Cependant les hommes ont eu le désir de connaître ce que pouvaient renfermer ces océans et surtout de savoir où ils aboutissaient. Les explorations ont débuté très tôt. Les Phéniciens furent de grands voyageurs et purent longer les littoraux méditerranéens ou de l'Atlantique jusqu'à la Grande-Bretagne. Ce désir d'exploration allie la terre et la mer qui sont inséparables: Marco Polo pour aller en Chine utilise à la fois les continents et les océans. On imaginait parfois que ces vastes étendues d'eau pouvaient aboutir à l'Éden biblique ou à des royaumes mythiques.

Les désirs de découvertes correspondent aussi à une caractéristique naturelle qui anime les sociétés: le besoin d'appropriation de l'espace, d'un univers en apparence vide et horizontal. Les individus ont une soif d'ancrage, de « lieu d'emprise » et d'enracinement: « *la Quête est une modalité orientée de la découverte de l'espace, une recherche, une exploration [...]. Ces hommes dans leur majorité s'approprient un bien, plus qu'une quantité d'espace et admettent comme indissociables l'idée même d'emprise et celle de repérage topographique* » (Abraham A. Moles, 1977). Or, sur les océans ces points fixes sont difficiles à atteindre et les mers peuvent se comparer aux déserts qu'il faut traverser avant d'arriver dans une oasis. Il n'empêche que l'appropriation est une fonction majeure qui guide les civilisations. C'est pour cette raison que la ville côtière sera toujours un lieu d'enracinement, une sorte de porte, face à des espaces que l'on ne peut comprendre qu'en les conquérant. C'est pour toutes ces raisons que les « grandes découvertes » reposent toujours sur deux facteurs: la soif de connaître et le désir de posséder.

Ainsi les navigateurs portugais furent de grands conquérants en réalisant une succession impressionnante de découvertes grâce à leur talent de navigateur. Ils adoptèrent en effet une nouvelle technique de gouvernail, inventèrent la cara-

velle, la navigation astronomique et mirent au point le principe du calcul de la latitude en améliorant la détermination de la longitude. Les découvertes sont réalisées entre 1419 et 1550 mais ils atteignent les Canaries dès 1309. C'est ainsi qu'ils découvrent l'Angola, la Guinée, le Mozambique, les îles du Cap-Vert, Timor et Sao Tome sans compter tous les débarquements en Asie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les grands voyages ne sont pas uniquement commandés par des intérêts stratégiques ou économiques : le recherche scientifique devient une réalité. L'exploration du Pacifique a lieu dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et en 1766 les Anglais découvrent Tahiti où le Français Bougainville va aborder : il fait le tour du monde et découvre les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon et les Samoa. Il déclare d'ailleurs dans son *Voyage autour du monde* qu'il se croit « *transporté dans le jardin d'Éden* ». Ces découvertes ne donnent pas toujours naissance à des ports (ou tout au moins pas tout de suite après les découvertes). Ainsi Shanghai, fondée au XI<sup>e</sup> siècle, demeure longtemps un modeste village de pêcheurs qui ne s'ouvrira au commerce qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. En revanche on construit à Tokyo, face au Pacifique, les premières fortifications au XII<sup>e</sup> siècle et 50 ans plus tard le gouvernement y réside déjà.

L'ouverture d'un pays sur la mer est donc un choix. Il est assujéti à des impératifs techniques mais encore faut-il qu'une autorité décide d'aller sur les mers. En Chine, par exemple, on ne « *débouche sur l'extérieur* » comme l'indique Fernand Braudel « *que par deux seules grandes voies, la mer, le désert* ». C'est dans ces conditions que l'empereur Koubilaï à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle décide de créer une marine pour « se libérer des navires musulmans » et se protéger des pirates japonais. Comme l'avait indiqué Gustave Nicolas Fischer « *l'expérience du monde extérieur ne prend de sens que si elle est lisible* » et l'espace n'est pas apprécié pour lui-même mais « *pour les activités qu'il autorise ou vient gêner* ». Autrement dit, face à ces espaces inconnus, les sociétés des siècles passés ne peuvent qu'angoisser et se sentir très faibles : ce qui donne lieu à toutes les « explications » possibles. D'ailleurs on a longtemps préféré l'eau douce, pure, que l'on peut boire, qui purifie face à la mer salée, parfois obscure et qui ne permet pas d'irriguer les champs. Encore aujourd'hui, face à l'explosion démographique 1,1 milliard de personnes n'ont pas l'eau potable à proximité et des villes comme Le Caire, Bangkok, Lagos, Manille, Jakarta ou même Séoul qui manquent cruellement d'eau douce. Au XXI<sup>e</sup> siècle on arrivera même à dessaler l'eau de mer comme c'est le cas en Israël, en Arabie Saoudite ou dans les Émirats. On mesure mieux la chance des ports qui sont placés à l'embouchure d'un grand fleuve, possédant un fort débit et le succès des cours d'eau se comprend fort bien. Par rapport à la mer le fleuve dispose d'atouts très forts : il est une frontière, un axe de communication, une source de vie. C'est pour cette raison que les anciens perçoivent ces cours d'eau de manières souvent positives : purification (Gange, Jourdain), écoulement irréversible (le Nil). Les fleuves ou les

modestes rivières sont synonyme d'abondance et sont indispensables à la vie. Ces fleuves ont en général une dimension humaine qui n'a aucune commune mesure avec les océans. On peut souvent voir l'autre rive, connaître ses dimensions et ses crues alors que la mer demeure longtemps un mystère.

### Un monde de l'imaginaire

On connaît les beaux travaux d'Alain Corbin sur la peur qu'inspire la mer et les littoraux jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Ceci ne signifie pas que les villes côtières n'existent pas. Gênes ou Venise dépasse déjà les 70 000 habitants au Moyen Âge et Londres n'a, semble-t-il, que 10 000 habitants au XI<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, même si la perception de la nature, comme l'indique Alain Miossec varie selon les lieux et les cultures, la mer est une source de terreur dans de nombreuses civilisations. Les sentiments sont cependant paradoxaux et contradictoires car les océans fascinent. Dans la Genèse (1 à 11) la mer symbolise la création, la vie mais aussi le mal et l'inconnu. Dans l'Antiquité on ne sait pas encore la profondeur, les raisons des courants, les véritables étendues. La nature est considérée comme une ennemie périlleuse, « sombre » « implacable » ou « divine » suivant le vocabulaire d'Hésiode. Les poètes grecs considéraient l'océan comme une divinité et Poséidon est un « briseur de navires ». Les Barbaresques allaient jusqu'à sacrifier des moutons lors des tempêtes pour calmer la mer jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle ! Les mythes des sirènes ou des serpents de mer témoignent de ce florilège de symboles qui expriment la terreur.

---

## LE LIEU DE LA PEUR

Jean William Cally pense que l'espace océanique représente « des régions extérieures à l'enclave de la civilisation, des zones extrêmes, situées hors du lieu habité [...] ». De son côté Jean Delumeau dans *La Peur en occident* décrit aussi cette perception angoissante : « Pour le plus grand nombre elle (la mer) est restée longtemps dissuasion et par excellence le lieu de la peur. De l'Antiquité au XIX<sup>e</sup> siècle, de la Bretagne à la Russie, les proverbes sont légion qui conseillent de ne point se risquer en mer. » C'est la dimension des océans qui impressionne avant même de savoir les véritables superficies. Un proverbe latin résume déjà bien cette crainte des étendues marines : « Louez la mer, mais tenez vous près du rivage. »

---

Tout naturellement, face à des techniques de navigation rudimentaires et en l'absence de matériels fiables pour s'orienter, la navigation est une entreprise périlleuse. Ulysse lui-même haïssait la mer malgré ses connaissances et ses voyages ; Platon, au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, est persuadé que les tempêtes sont provoquées par la respiration d'un monstre marin. Les îles sont toutefois

attirantes, faciles d'accès et la Méditerranée est une mer presque fermée : sa taille réduite permet de longer les côtes.

Les représentations qu'avaient les riverains du Pacifique ou de l'océan Indien sont tout naturellement différentes. Ce qui va effrayer tout d'abord les navigateurs est la profondeur que l'on croit illimitée : le monde marin animal, si mystérieux, est également une source d'inquiétude. C'est surtout l'immensité qui fascine. L'océan Pacifique a 180 millions de kilomètres carrés et l'Atlantique 106 millions. Aujourd'hui on sait que 71 % de la surface du globe appartient aux mers et aux océans : la réalité est donc bien impressionnante. C'est seulement au XVI<sup>e</sup> siècle, avec les voyages de Magellan, que l'on découvre que les mers ne sont pas infinies, mais au contraire communiquent entre elles. On a longtemps pensé que ces mers n'avaient pas de fond : comment deviner en effet, avant l'invention des techniques modernes, que la fosse des Mariannes, dans le nord-ouest du Pacifique dépasse les 11 000 mètres ?

Cette peur de la mer, justifiée ou non, n'a pas empêché l'installation de villes côtières mais jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en Europe on a peur de la nature en général et des littoraux en particulier. Pour Descartes il faut la combattre qu'il s'agisse de la mer, de la forêt ou des animaux... On trouve déjà dans la Bible l'idée suivante : « *Remplissez la terre et dominez la.* » La religion utilise cette peur pour faire craindre Dieu : en 1755 le tremblement de terre de Lisbonne entraîne une multitude de sermons sur la puissance du Seigneur.

En revanche il faut signaler que les fleuves et rivières, quoique dangereux, furent toujours des lieux recherchés car ils permettent une navigation plus tranquille et suivent des parcours connus. En Égypte le sel (et la mer) symbolisent « *l'écume de Typhon* », ce dieu du mal et des ténèbres. On croit donc que le Nil a repoussé et vaincu la mer. Un fleuve est aussi un axe de pénétration (Euphrate, Gange, Nil ou Yang Tse Kiang) : il symbolise souvent l'abondance ou la purification mais on le craint pour ses crues dévastatrices. De très nombreuses villes vont donc s'installer sur ces fleuves (Londres, Paris, Le Caire, Montréal, Bénarès ou Bagdad) et celles-ci sont souvent plus anciennes que les cités côtières.

Comme tout espace inconnu les mers ont été à l'origine d'un nombre presque infini d'images mentales car l'inconnu a généré des représentations souvent angoissées et fondées sur la peur. L'eau apparaît comme un élément particulier, bizarre à partir duquel tout peut surgir. Jean William Cally (université de la Réunion) écrit très justement que les eaux sont « *étendues comme un lieu où l'homme se retrouve hors de son élément naturel et donc sujet à la pesanteur de ses angoisses voire de sa solitude* ». La mer est en quelque sorte « *un autre monde* ». En effet « *l'on ne sait pas ce qu'il y a en dessous ; on ne voit pas son dedans* » (2007). À la différence de la rivière, dangereuse mais « *loyale* » la mer renferme des dangers cachés, imprévisibles, étranges.

---

### VICTOR HUGO : « ABSURDE COMME L'OCÉAN »

Le poète a toujours été fasciné par les mers qui représentent pour lui un monde délirant, bruyant et féroce : « *Rien n'est logique et rien me semble absurde comme l'océan* » et souvent « *l'eau jette des cris de haine* ». Pour Victor Hugo, au XIX<sup>e</sup> siècle, les océans sont encore un monde immense : « *Des flots, des flots encore.* » C'est en 1834, dans le Morbihan, que le poète découvre cet univers qui va désormais l'inquiéter mais son regard n'est pas celui du touriste du XXI<sup>e</sup> siècle qui va chercher ou on peut louer une planche à voile... Il compare la mer à la vie qui entraîne les hommes et les fait disparaître dans l'abîme ; dans ces conditions l'eau est synonyme de combat. D'ailleurs, un événement dramatique renforce cette vision justifiée de la mer dangereuse : en effet en 1843 sa fille Léopoldine se noie. Durant le reste de sa vie l'image de ces océans cruels se confirme car les îles, les mers, les ports sont associés aux accidents, aux naufrages, à l'exil, aux bagnes, aux marins disparus. Il s'exilera longtemps dans les îles Anglo-Normandes : tout d'abord à Jersey pour écrire son mépris de Napoléon III mais sera obligé de quitter ce refuge pour Guernesey où il continuera à voir la mer avec ce regard passionné. Cette attitude de Victor Hugo correspond à la « faculté maîtresse » du poète dans tous les domaines : l'imagination.

---

On retrouve donc jusqu'à une époque récente ce lyrisme que provoque la vue des océans. Jules Verne dans *Vingt Mille Lieux sous les mers* reprendra cette vision fantastique en ajoutant le mystère des fonds sous-marins. D'ailleurs cette perception des mers est naturellement influencée par une réalité : non seulement les animaux marins sont impressionnants mais on associe les hommes qui naviguent à cette étrangeté : il peut s'agir des pirates violents et « sauvages », décrits par les écrivains comme Stevenson dans « l'île au trésor ». Même lorsqu'il ne s'agit pas de *Loup des mers*, de forbans et de voleurs, le marin des romans conserve dans l'imaginaire collectif une figure originale : on songe tout de suite à Ulysse ou au Capitaine Nemo. Il faut en effet que le navigateur soit courageux, audacieux pour avoir la force de combattre une nature si hostile.

Ainsi toutes les légendes et croyances qui donnent aux mers une image inquiétante ne sont donc pas coupées du réel car elles sont en effet des espaces souvent dangereux, même au XXI<sup>e</sup> siècle. Cependant une question se pose : que doit-on craindre ?

#### **Le danger vient de la mer ?**

Les risques naturels existent aussi bien sur terre que sur mer mais les littoraux ont toujours été exposés à des accidents aujourd'hui « *plus fréquents et plus intenses* » : comme le souligne André Dauphiné, *53 % des désastres mondiaux sont situés sur un littoral* » et « *ce pourcentage est d'ailleurs sous estimé [...]. Les rivages sont de plus soumis à des risques singuliers* » (2001). Le

concept de vulnérabilité est très important. L'action de la mer prend des formes diverses suivant la nature des littoraux car il peut s'agir de falaises granitiques ou calcaires, de plates-formes rocheuses, de plages et de dunes.

Les côtes sont des milieux souvent fragiles exposés à l'action de la mer. Celle-ci prend des formes diverses suivant les climats, les régions, la nature des littoraux car il peut s'agir de falaises, de plateformes rocheuses ou de plages. Ainsi le recul des côtes rocheuses est analysé depuis longtemps. En Grande-Bretagne les falaises de *drift* (alluvions glaciaires) du Yorkshire et du Norfolk n'ont pas pu résister à l'érosion et des villages entiers ont disparu. Entre le cap Flanborough (au nord-est de York) et l'embouchure de la Humber la côte a reculé de 65 mètres entre 1852 et 1889. La vitesse de cette destruction varie suivant la nature des roches et la direction des courants. On a évalué en 1881 à 0,25 mètre par an la corrosion de la côte, en Normandie de Villerville à Honfleur (L. Marchall). Dans le pays de Caux, de 1825 à 1930, d'après les matrices cadastrales on voit que plusieurs hectares ont disparu dans la mer. Ainsi des chalets, bâtis à l'origine à plus de 20 mètres de l'escarpement de la falaise se trouvent aujourd'hui au bord du vide. Tout dépend des conditions de l'érosion : anciens climats, climat actuel, ruissellement, profondeur de l'eau devant la falaise etc. Ainsi dans les cendres volcaniques du Krakatau en Indonésie, dans le détroit de la Sonde, le recul a été par exemple de 1 500 mètres entre 1883 et 1928. Comme on l'a dit « *la mer est une consommatrice et non un productrice de sable* » (André Guilcher).

Aujourd'hui compte tenu de l'urbanisation incontrôlée des rivages cette érosion revêt des formes variées mais de plus en plus inquiétantes. On estime par exemple que 50 % des littoraux de la planète reculent et les États-Unis sont particulièrement touchés par ce phénomène mais il est, en définitive, planétaire. Pascal Laffache constate cependant que la France connaît une situation « *plus préoccupante car 80 % de l'espace côtier sont en phase de repli. Sur un linéaire de 3 300 km 800 km reculent de plus d'un mètre par an, 1 000 km se replient de 0,5 mètre chaque année et 900 km régressent annuellement de 0,1 à 0,4 mètre* » (2007). Les causes de l'érosion sont donc physiques mais l'accroissement démographique et les effets de l'emprise technique donnent aux facteurs anthropiques une importance désormais décisive. Aujourd'hui cette association de facteurs naturels et humains accentue la dangerosité des côtes il ne faut pas oublier les mutations climatiques, la force des ouragans et les variations du niveau des mers.

Même si l'occupation des côtes est aujourd'hui souvent très dense il n'en reste pas moins qu'elles demeurent des lieux dangereux menacés par des risques nombreux. Il peut s'agir de catastrophes d'origine sismique et volcanique mais aussi d'origine atmosphérique « *comme les tempêtes et les cyclones mais aussi les inondations d'origine marine ou fluviale* ». Il faut ajouter la « *faible alti-*

*tude de certains littoraux dépourvus de véritable pente* » : ce qui permet souvent des inondations venant de la mer ou des fleuve. (2001). La position des agglomérations à l'embouchure des cours d'eau est à la fois très ancienne et très fréquente : elle a des avantages car elle fait communiquer les espaces marins et les régions de l'intérieur. Elle a aussi ses inconvénients : ainsi le Mississippi a changé, en 5 000 ans, neuf fois d'embouchure. À Calcutta, dans le delta du Gange, les pluies de moussons provoquent souvent des catastrophes et ceci d'autant plus que ces régions attirent les populations ; ce fut aussi le cas du Nil.

Le danger vient aussi de la mer et les cyclones tropicaux par exemple sont dévastateurs. Ces dépressions en rotation, appelées aussi ouragans dans le golfe du Mexique, le Pacifique, l'Asie ou l'Atlantique nord, sont fréquentes : 80 cyclones en moyenne chaque année dans les mers tropicales : on devine l'effet destructeur de ces vents violents et de ces vagues qui frappent les côtes. Dix cyclones par an se produisent en moyenne dans l'océan Atlantique et, de 1900 à 1978, plus de 100 ouragans ont atteint les États-Unis mais 50 % sont passés sur la Floride. Au-delà des chiffres, on comprend mieux les dévastations qui se produisent périodiquement sur les littoraux. Quelle que soit la nature du risque naturel, le point commun est la violence des tempêtes. En Chine, en 2005, un typhon a sévi dans le Zheijiang, au sud de Shanghai et plus de 14 personnes ont été emportées par les flots. La même année une forte houle a entraîné des destructions : l'île de Bora Bora a été sinistrée et dans l'archipel des Tuamotu les aéroports ont été inondés (plus d'un mètre d'eau).

Il est donc inutile de multiplier les exemples mais pour bien comprendre ces dangers de la mer il faut évoquer le problème des tsunamis. En effet ce qui s'est passé dans le sud des États-Unis en 2005 montre ce que peut faire une vague géante causée par un séisme, sur une très grande. La hauteur des vagues dans ce type de volcanisme est colossale : plusieurs dizaines de mètres. L'histoire fait état de ces catastrophes spectaculaires redoutées à toutes les époques. Déjà en 1926 avant J.-C. une explosion, sous la mer, entraîne la tempête et ravage Santorin (île de Théra) ; en 365 apr. J.-C. le même phénomène se produit à Alexandrie. Un tsunami peut déverser plus de 100 000 tonnes d'eau par mètre de côte et, en 1896, la digue de Santa Barbara en Californie fut détruite. Au cours des 4 000 dernières années on estime à 2 000 le nombre de tsunamis. L'exemple de Katrina, ce tsunami de la fin du mois d'août 2005, est particulièrement significatif. Il a touché le Mississippi, l'Alabama, la Louisiane et a détruit une grande cité : on mesure cette dangerosité des situations littorales.

Cet exemple montre bien la responsabilité humaine. La dangerosité des côtes est fonction du niveau technique et de l'intelligence d'une civilisation face au danger. La ville de la Nouvelle-Orléans était seulement protégée contre les cyclones de force 2 alors qu'en 1969 un cyclone avait déjà atteint la force 5 :